

# LE RÉSEAU "CARTE"

Maurice DRUON

de l'Académie Française, membre des Amitiés de la Résistance

C'est au bar du Cintra, dont la pénombre couleur d'acajou était favorable aux rencontres discrètes, et dans les salons de l'Hôtel Noailles, où le va-et-vient constant protégeait l'anonymat, que je fis, en compagnie de KESSEL, la connaissance d'Emmanuel d'ASTIER de LA VIGERIE.

Cadet de deux frères, Henri, le monarchiste, et François, le général d'aviation, qui feraient bientôt parler d'eux, Emmanuel, par abréviation Manet ou Manny, était, dans le début de sa quarantaine, un homme fort séduisant.

Haut, long, mince, le visage aristocratiquement découpé, il avait la tournure d'un seigneur de la Renaissance. Il eût fort bien porté la cuirasse et la fraise. Jusqu'à la guerre, il avait fait peu. Quelques années dans la marine, dont il avait démissionné. Quelques années dans la littérature, dont il avait également démissionné, après deux romans sans succès. Il vivait d'un peu de journalisme, menant une existence de dilettante, amateur de femmes et de surcroît opiomane. C'est ce dernier penchant qui l'avait, je crois, rapproché de KESSEL.

La défaite, le révélant à lui-même, avait donné un sens à sa vie. Sa résistance avait commencé de manière un peu dérisoire, en collant des papillons anti-allemands sur les murs, ce qui valut tout de même à ses premiers compagnons d'être arrêtés. Son mouvement, qu'il appela "Libération", ne prit de l'étoffe que lorsqu'il entra en contact avec les états-majors des partis politiques de gauche et d'extrême gauche, alors obligés au silence. D'ASTIER édita un journal clandestin dont le tirage et la diffusion ne cessèrent d'augmenter. Son réseau prit assez d'ampleur pour qu'il fût appelé à Londres, où il fut reçu et par de GAULLE, qu'il appela désormais "le Symbole", et par CHURCHILL qu'il intéressa et qui le surnomma "Scarlet Pimpernel"<sup>1</sup>. La Résistance commençait d'exister.

Tout différent était Henri FRENAY, que je rencontrai, je ne sais plus par quelle voie, à Marseille également. Plébéien solide, carré, aux cheveux coupés court, il n'était remarquable que par des oreilles exagérément décollées. Militaire par hérédité et par tempérament, ce jeune capitaine était passé par l'École de guerre et le Centre d'études germaniques de Strasbourg. Il se tenait pour spécialiste des méthodes et de la mentalité nazies. Dès la déroute, il n'eut plus au cœur que la volonté de la revanche. Il entra au 2<sup>e</sup> bureau de Vichy. Maréchaliste et résistant, son cas n'était pas unique. Mais il considérait qu'il avait été le premier à constituer un réseau et, au nom de cette antériorité, ne reconnaissait l'autorité de personne, pas même celle de De GAULLE, donc de Jean MOULIN.

Son organisation, après avoir porté plusieurs noms, prit celui du journal qu'il diffusait, "Combat", et fut l'une des grandes composantes de la Résistance.

FRENAY, dont le courage fut indéniable, était d'un caractère difficile et personnel. Il avait tout fait, tout inventé, tout décidé. Le grain de paranoïa qui était en lui le mit souvent en délicatesse avec la vérité.

Nous eûmes plusieurs longs entretiens, qui portèrent sur le présent comme sur l'avenir. Non seulement nous libérions la France, mais nous refaisions le monde. FRENAY devait écrire dans ses souvenirs que c'était lui qui m'avait inspiré mon premier ouvrage : *"Lettres d'un Européen"*. L'assertion était un peu exagérée, à moins qu'il ait si bien absorbé mes idées que, de bonne foi, il ait fini par les croire siennes.

Curieusement, ni d'ASTIER ni FRENAY ne me demandèrent d'intégrer leurs réseaux ni de me charger d'aucune mission, ce que j'eusse fait volontiers. Nos rapports restèrent intellectuels.

Ce fut au réseau "Carte" que j'entrai.

La Résistance a eu ses grandeurs, ses exploits, ses héros, ses sacrifices. Elle a eu le dévouement silencieux de ses combattants de l'ombre. Elle a eu ses trahisons. Elle a eu ses

otages fusillés à l'aube et ses déportés dans les camps de la mort. Elle a eu BROSSOLETTE, se jetant du haut de l'immeuble de la Gestapo, avenue Foch, pour ne pas parler sous la torture. Elle a eu MEDERIC qui, arrêté par un policier de Vichy, lui dit : "*Tu vas voir, mon gars, comment un Français sait mourir*", avant de croquer sa capsule de cyanure et de tomber devant lui. J'ai connu ces hommes, dont je peux dire qu'ils furent des amis. Je leur garde à jamais une admirative dévotion.

Cette Résistance-là a suscité une abondante littérature, qui l'a inscrite dans la mémoire douloureuse de la France. Mais elle eut aussi ses délirants.

Carte était le nom de guerre d'André GIRARD, un dessinateur affichiste qui, comme souvent les peintres, avait l'ambition de penser. Il se présentait en homme sérieux, très sérieux. Dès le début de l'Occupation, il avait étudié soigneusement, du moins l'assurait-il, l'histoire de toutes les sociétés secrètes ou révolutionnaires, leur formation, leur fonctionnement, aussi bien les terroristes russes que les carbonari, les bolcheviks, les oustachis.

À partir de là, il s'était forgé une doctrine, une méthode, des principes qu'il entendait appliquer au réseau qu'il avait créé. Ainsi le principe du cloisonnement. Un membre de l'organisation n'en devait pas connaître, en dehors de celui qui lui donnait les ordres, plus de deux autres, qui dépendaient de lui. Jamais il ne fallait écrire une adresse ; tout devait tenir dans la mémoire quotidiennement exercée. Et, plus que tout, le réseau était hors de toute attache politique. Il se consacrait uniquement à trois formes d'action : le renseignement, le sabotage, les attentats.

Cette rigueur dans l'organisation comme dans les buts valut à "Carte" la confiance du colonel VAUTRIN, commandant du 2<sup>e</sup> bureau de Nice, un anti-vichyste déterminé et qui, par ses fonctions, était de grande aide aux résistants. Ses relations professionnelles permirent à "Carte" de recruter ses adeptes dans les milieux artistiques. Maurice DIAMANT-BERGER, directeur avant-guerre du Poste Parisien, et qui, plus tard, serait davantage connu sous son pseudonyme d'André GILLOIS, devint pratiquement son adjoint. Le jeune et brillant acteur Claude DAUPHIN, fils du poète FRANC-NOHAIN, entra dans le réseau, ainsi que Germaine SABLON, et donc Joseph KESSEL et moi-même par ricochet.

Mais surtout "Carte" séduisit, toujours par son sérieux, le major BODINGTON, principal officier de renseignement et d'action parmi les quatre cents agents que le *Special Operations Executive* (SOE) envoya en France durant cette période. Les rapports élogieux de BODINGTON parvinrent sur le bureau de CHURCHILL qui estima que c'était le réseau qu'il fallait soutenir en priorité. "Carte" n'affirmait-il pas disposer sur le territoire de plusieurs milliers de partisans ? Si on les équipait, ils pouvaient faire des ravages. Le "cloisonnement" rendait toute vérification impossible.

Le SOE envoya donc des armes demandées, par une felouque qui abordait de nuit dans une crique d'Agay, proche de la maison de Germaine SABLON. Cette dernière, assistée de Jef et de quelques aides recrutés sur place, assurait le débarquement. Et la felouque repartait, emportant des membres de la Résistance dont la présence était réclamée à Londres.

La première déception vint de façon inattendue. "Carte", dont l'imagination était féconde, s'était abouché avec un chimiste niçois qui, dans le secret, préparait une arme terrible, une décoction de microbes telle que, répandue sur des substances alimentaires, elle devait provoquer une épidémie gigantesque. La peste plus le choléra. Il fallait donc, en s'entourant des plus grandes précautions, trouver des produits agricoles réquisitionnés et destinés à l'armée allemande. DIAMANT-BERGER fut chargé de l'opération.

Il repéra effectivement des trains qui, régulièrement, partaient de Marseille avec des wagons de pommes de terre pour la Wehrmacht. Ces wagons, naturellement, étaient gardés par des soldats allemands. Au jour convenu, DIAMANT-BERGER, ayant placé des hommes à lui en surveillance, se rendit à Nice afin de prendre livraison du produit ravageur.

Quand il se présenta au laboratoire, le chimiste, sortant de son officine, lui annonça, désolé : "*Les souris vivent.*"

Il ne restait plus à DIAMANT-BERGER qu'à retourner à Marseille pour libérer ses hommes. Il les trouva enchantés d'eux-mêmes, qui lui annoncèrent : *"Nos Allemands sont raides saouls."*

Un peu plus tard, Carte demanda à Londres l'envoi de vingt-quatre émetteurs de radio. Il fallait que son réseau fût vraiment très étendu pour avoir besoin d'un tel nombre de postes. Ceux-ci lui furent envoyés, par la felouque des nuits de lune.

Mais les choses se brouillèrent lorsqu'il réclama, au lendemain de la réception, vingt-quatre opérateurs. Autant dire qu'il n'avait personne pour faire fonctionner les postes.

Les services anglais commencèrent alors à s'apercevoir que le réseau "Carte" n'était qu'un vaste bluff. D'autant que le système de cloisonnement, dont Carte s'était servi comme de paravent à ses affabulations, s'écroula à son tour lorsqu'un dentiste niçois fut pris par la police avec sur lui un carnet qui contenait les noms et adresses d'une vingtaine de ses camarades, lesquels naturellement furent arrêtés. C'était le dixième des effectifs véritables.

DIAMANT-BERGER fut appelé à Londres, pour fournir des explications. Il y resterait et rendrait des services signalés. Enfin, ce fut Carte lui-même que les services britanniques firent venir, toujours par la felouque, afin de le soumettre à de longs interrogatoires. Et quand ils eurent tiré de lui toutes les informations possibles, ils le laissèrent s'en aller aux États-Unis, pour s'y faire oublier.

L'affaire "Carte" eut pour moi un épilogue tardif.

Lors d'une de mes missions de liaison, à Marseille, j'avais eu à porter un pli, derrière le boulevard des Vagues, à une équipe - il y en avait tout de même quelques-unes - qui utilisait un poste émetteur. Il ne m'avait pas été donné le numéro de la rue, seulement la description des lieux : *"Vous verrez, il y a un passage assez étroit, à droite de la maison, qui mène à un bâtiment plus petit, dans le fond du jardin..."* Le malheur voulut qu'il y eût dans cette rue deux demeures assez voisines et d'une disposition toute semblable.

À la première où j'entraï, je fus reçu par le propriétaire de manière assez rogue.

*"Je vais voir mes amis, dans le fond"*, lui dis-je avec un sourire entendu.

L'autre alors se fâcha fort :

*"Il n'y a personne dans le fond. Ils ne sont pas là vos amis. Ils sont dans la maison, là-bas. Et on sait bien ce qu'ils y fabriquent. Nous, on en a assez de ce trafic. On ne veut pas avoir d'ennuis. On va appeler la police..."*

Je gagnai l'autre maison en quelques enjambées, et avertis la personne qui me reçut, une jeune femme, que la cache était repérée. Je lui conseillai de décamper au plus vite. Point.

Passe plus d'un tiers de siècle. Le professeur Jean BERNARD, récent académicien, publie des souvenirs sur sa résistance et ses prisons. Et j'y lis le récit du déménagement hâté, à Marseille, d'un poste émetteur. S'étant aperçu qu'il était suivi, sur le boulevard des Vagues, par deux individus à tournure de policiers, il avait discrètement échangé sa valise, qui contenait l'appareil, avec celle de sa complice, dont il s'était éloigné. Les deux policiers, ne s'étant attachés qu'à lui, le rejoignirent et lui firent ouvrir la valise qu'il portait. Et eurent la déception de n'y trouver qu'un trousseau féminin.

Quand je révélai à Jean BERNARD que c'était moi qui l'avais prévenu du danger, il me dit simplement, avec son calme humour :

*"Je vous remercie. Vous m'avez évité d'être arrêté trois mois plus tôt."*

Ainsi, pendant trente ans siégèrent à l'Académie française, très près l'un de l'autre, deux membres du réseau Carte.

<sup>1</sup> Scarlet Pimpernel (Le Mouron rouge) est un personnage d'une série de neuf romans populaires anglais apparentés au roman de cape et d'épée, au roman historique et au roman d'espionnage.

# UN CHANT POUR LA RÉSISTANCE

Maurice DRUON

Je ne sais si mon lecteur se représentera l'état de fureur, d'humiliation, de désolation dans lequel je fus précipité, me retrouvant sur le pavé de Londres par un mars grelottant, avec mon casque colonial à la main, une cantine d'uniformes pour le désert, nanti seulement de quelques livres sterling, et sans plus de destination.

Était-il situation plus ridicule que la mienne ? On parle toujours du grain de sable qui fait dévier le sort. Pour moi, ç'aurait été la couchette d'un général anglais. Évidemment, je m'agitai. Mais il n'y avait pas d'autre départ pour l'Orient prévu dans l'immédiat. Je serai placé sur une liste d'attente...

Pour l'heure, je me transportai du Hamilton House dans un studio, au 14 Pall Mail, un service flat dont le butler qui venait ouvrir mes rideaux chaque matin était si désireux de me donner des nouvelles plaisantes qu'il me disait parfois : "*Nice rain today, Sir !*"

Parce qu'il fallait bien qu'un organisme me prît en charge, je fus inscrit au Commissariat à l'Intérieur, section de l'Information. Après tout, j'avais une plume. Elle pouvait servir.

L'ami le plus durable que je me fis dans ce service fut Jean-Louis CREMIEUX-BRILHAC, alors lieutenant, et secrétaire du Comité de la propagande. Il avait fait partie de la fameuse équipée des cent quatre-vingt-cinq prisonniers évadés des camps de Poméranie qui, sous la conduite des futurs généraux BILLOTTE et de BOISSIEU, gagnèrent la Russie soviétique, où ils subirent encore six mois d'internement, avant de pouvoir rejoindre l'Angleterre.

L'image de la France à l'extérieur, pendant cette dure période, dut beaucoup aux couleurs que CREMIEUX-BRILHAC sut lui donner, sans jamais en demander le crédit pour lui-même. Cet infatigable travailleur devait, dans la suite, haut fonctionnaire et conseiller d'État, se faire l'indispensable historien de la France libre.

Nous eûmes à nous occuper, ce printemps-là, du premier événement littéraire de la Résistance. J'ai dit que nous n'avions pas encore eu notre Bir-Hakeim de l'esprit. Il se produisit, sous la forme d'une nouvelle qui n'avait pas plus de quarante-six pages, mais autour de laquelle tout s'accordait pour créer l'événement.

Écrit en octobre 1941, *Le Silence de la mer* avait fait l'objet d'une brochure de luxe sous la marque des Éditions de Minuit, évidemment inconnues, avec cette mention : "*Ce volume, publié aux dépens d'un patriote, a été achevé d'imprimer sous l'occupation nazie, le 20 février 1942.*"

Il était dédié "*à la mémoire de SAINT-POL-ROUX, poète assassiné*"<sup>1</sup>.

L'ouvrage était signé d'un pseudonyme, Vercors, qui fleurait le maquis. Tiré à trois cent cinquante exemplaires, cent avaient été glissés à des personnalités parisiennes, et le reste saisi par les Allemands.

Autant dire que tous ceux qui avaient contribué à cette publication, ceux qui procurèrent les fonds, ceux qui fournirent le papier (alors qu'il y en avait pénurie pour les éditions les plus autorisées), ceux qui prêtèrent leurs presses, et les typographes, et les brocheuses, et les porteurs, tous avaient mis leur tête à prix.

Cela eût attiré l'attention même sur un texte sans génie. Mais les quarante-six pages du *Silence de la mer* étaient un chef-d'œuvre. D'une écriture adamantine, cette nouvelle était symbolique du refus absolu de toute collaboration, fût-elle seulement du regard, avec un ennemi dont le monologue tombait dans le néant.

<sup>1</sup> Saint-Pol-Roux, dit le Magnifique, figure quasi légendaire du mouvement symboliste, et revendiqué comme précurseur par les surréalistes, fut tué à quatre-vingts ans, à la fin de juin 1940, dans son manoir de Bretagne, par un soldat allemand ivre.

Un exemplaire parvint à Londres au printemps de 43. Les copies qui en furent hâtivement faites suscitérent un immédiat enthousiasme, notamment chez nos amis anglais, les Mortimer et les Connolly les tout premiers. Ils avaient eu, hélas, le sentiment que tous les écrivains de France vivaient courbés sous le joug de l'occupant, certains s'étant mis sans vergogne à son service, les autres se murant dans un mutisme prudent.

Brisant ce sentiment pénible, *Le Silence de la mer* fut accueilli comme un soulagement. On se mit à débattre sur l'auteur caché. Les plus grands noms furent évoqués. Par la rigueur du style, ce pouvait être GIDE; la tension du récit faisait penser à MAURIAC. Il faudrait attendre la Libération pour savoir qu'il était l'œuvre de Jean BRULLER, un illustrateur de talent qui prenait rang, du même coup, parmi les écrivains.

Il fut immédiatement décidé d'en faire une édition, à Londres, dont la préface me fut confiée. J'y dressai un tableau de la situation de nos Lettres, dont je ne pense pas avoir rien à reprendre aujourd'hui. J'évitai évidemment de nommer personne, sinon BERNANOS et MARITAIN qui vivaient hors de France, pour ne pas mettre en danger les écrivains que je savais résistants. Mais je citai DRIEU LA ROCHELLE, le chef d'orchestre des quelques écrivains de la collaboration, parce qu'il avait reconnu : "*Presque toute l'intelligence française, presque tout le lyrisme français est contre nous.*"

Je garde comme un honneur d'avoir été, même très modestement, lié au *Silence de la mer*.

Le Commissariat à l'Intérieur et son BCRA organisaient, en liaison avec l'aviation anglaise, les allées et venues des chefs des mouvements de résistance entre le territoire français et Londres. Voyages de nuit à haut risque, par de petits monoplans Lysander qui pouvaient emporter deux ou trois passagers et n'avaient besoin que de quelques centaines de mètres pour atterrir. Encore fallait-il repérer une piste de fortune, et la faire baliser par des volontaires portant des torches. La police allemande pouvait à tout moment survenir. Il arrivait que les pilotes ne puissent repérer la piste et aient à faire demi-tour, ou bien que le petit Lysander s'embourbât dans une prairie trop molle. Les porteurs de torches devaient alors le pousser pour repartir.

Ces avions de la pleine lune, comme on les appelait, firent passer au total, dans un sens ou l'autre, près de cinq cents personnes, agents secrets, hommes politiques ralliés à la bonne cause, responsables civils et militaires.

Ce fut toutefois par la filière anglaise que reparut Emmanuel D'ASTIER DE LA VIGERIE, aussi élégant et désinvolte que je l'avais connu en France, mais plus assuré, fort de son lien direct avec CHURCHILL et de son mouvement "Libération", qu'il gonflait peut-être un peu, mais qui avait le prestige d'être le premier fondé, avec "Combat", le mouvement créé par Frenay.

Les deux hommes d'ailleurs, l'intellectuel et l'officier, s'entendaient mal, bien qu'ils aient accepté de s'unir, sous l'autorité de Jean MOULIN, dans le Conseil de la Résistance. Hormis FRENAY et PASSY, chef du BCRA, qui le détestait, d'ASTIER séduisait tout le monde. Cet esthète s'était mis en tête d'avoir un chant pour la Résistance. Il l'eût fait volontiers lui-même, si cela avait été dans son talent. Mais il nous en parlait, chaque fois qu'il nous voyait, KESSEL et moi.

"*Rien*, nous disait-il, *n'unit les hommes au combat comme une chanson. Nous en avons d'autant plus besoin que nous sommes des combattants qui ne se connaissent pas. Il nous faut ce lien. C'est vous deux qui devez nous faire notre chant de guerre.*"

Ces conversations se passaient parfois chez la maîtresse qu'il avait à Londres, Louba KRASSINE, qu'il épouserait bientôt. Qu'elle fût la fille d'un ancien ambassadeur de la Russie soviétique en Grande-Bretagne n'avait en rien gêné leur idylle. D'ASTIER marquait déjà une inclination vers les partis de gauche, et même d'extrême gauche, avec lesquels il avait lien dans ses activités secrètes.

"*Et la musique ?* lui répondais-je. *J'ai besoin de m'appuyer sur une musique.*

- *Demandez-la à Anna. Parmi toutes celles qu'elle invente...*"

Comme on le voit, *Le Chant des Partisans* fut en quelque sorte un ouvrage de commande.

Je songeais plus alors à mon affectation militaire qu'à écrire une chanson. Le commandant de BOISSOUDY, un de nos compagnons des dimanches de Coulsdon - ce nom va revenir bientôt dans mon récit -, y pensait pour moi. Guy de BOISSOUDY était un des premiers ralliés de la France libre; il avait eu les deux jambes fauchées par une rafale de mitrailleuse, devant Damas, dans l'atroce affrontement, en Syrie et au Liban, où les officiers fidèles à PETAIN firent tirer, parfois dans le dos<sup>1</sup>, sur les Français libres qui appuyaient l'opération anglaise.

Pour dépeindre l'homme qu'était BOISSOUDY, il me suffira de dire qu'il se fit mettre aux arrêts, dès que réparé, pour avoir sauté en parachute, sans autorisation, avec ses deux pieds artificiels ! Après quoi, il était entré à l'état-major de De GAULLE.

*"Le Général, me dit-il, renouvelle régulièrement ses aides de camp. Il va sûrement en changer avant de partir pour Alger. Nous allons lui parler de vous."*

Aide de camp de De GAULLE, je n'aurais jamais osé y songer ! Mais, dès que la perspective en eut été évoquée, j'en rêvais.

D'ASTIER revenait à la charge. *"Et votre chanson ?"* nous répétait-il.

Il existait alors, dans Saint James Street, un rez-de-chaussée où une vieille fille anglaise, Olween - je n'ai jamais su son nom de famille, ni connu personne d'autre portant ce prénom-là, les cheveux gris de la cinquantaine, avait par amour de notre pays ouvert Le Petit Club français, une sorte de café de nuit, pour que les *Free French* puissent le soir s'y retrouver. Le local se limitait à une grande salle, une cuisine de fortune et, derrière, une pièce servant de resserre. Quand je passe dans Saint James Street, où toutes les portes se ressemblent, je ne retrouve plus celle qui fut, ces années-là, le refuge de nos solitudes.

S'y produisait, quand elle ne chantait pas dans les armées, une jeune compositrice, russe de naissance, Anna BETOULINSKI, qui avait choisi de s'appeler Anna MARLY. Ses parents ayant émigré dans les premières années du bolchevisme, elle avait grandi dans la proche banlieue de Paris, s'était brièvement mariée à un Hollandais, avait échoué à Londres. C'était une assez belle jeune femme châtaine, pleine de vitalité et d'enthousiasme. Elle composait en abondance des chansons dont aucune n'a franchi le temps, mais qui, comme *Paris est à nous* ou *Le Dimanche des Rameaux*, berçaient nos nostalgies. Elle avait toujours une dizaine d'airs en train, qu'elle inventait sur sa guitare, abandonnait, retravaillait.

La musique sur laquelle nous nous arrêtons avait déjà été choisie, par d'ASTIER et André GILLOIS, pour indicatif d'un poste émetteur "non identifié", destiné à la Résistance, et que les services s'approprièrent à ouvrir. Cet air de marche, assez lent, très frappé, et d'une ligne mélodique simple, était bien fait pour percer les brouillages. Il était manifestement inspiré des musiques des films de propagande russes. D'ailleurs, Anna l'appelait Betoulski, et bredouillait en le jouant, tantôt un mot russe, tantôt un mot français, entre des onomatopées.

Jef le premier l'entendit chez le général François d'ASTIER, le frère aîné d'Emmanuel, chez qui Anna était venue égayer une soirée. Et il s'était écrié : *"C'est cela qu'il nous faut !"*

Puis enfin, on me fit écouter cet air dans la réserve du Petit Club français, Anna jouant assise sur une caisse. Et moi aussi je fus conquis.

*"Vous ne pourrez jamais mettre des paroles sur ce rythme-là"*, nous dit Germaine Sablon, avec une assurance de professionnelle.

Les officiers de la France libre en poste à Londres ou en permission, ainsi que les résistants de passage, venaient souvent se reposer, pendant les week-ends, dans un petit hôtel, modeste mais amical, tenu par un vieux cuisinier français, le Ashdown Park, à Coulsdon, dans le Surrey peu distant.

<sup>1</sup> Tel fut le cas du capitaine de fusiliers marins Détrouy, abattu par une patrouille de vichystes qu'il venait de faire prisonniers, et auxquels il avait eu l'élégance de laisser leurs armes.

Lesquels étaient présents, le dimanche où nous dîmes, Jef et moi : "*Allons, il faut nous mettre à notre chanson*" ? François BARON, certainement, ce jeune gouverneur des Colonies qui avait, dès le lendemain du 18 Juin, rallié à de GAULLE les établissements français des Indes. Et notre ami Guy de BOISSOUDY. Peut-être le colonel HETTIER DE BOISLAMBERT, chasseur de lions en Afrique, lui aussi l'un des premiers ralliés, homme de si petite taille, mais qu'il portait avec tant de superbe qu'on l'avait surnommé "Gnome et trône", par jeu de mots avec la marque de motocyclettes "Gnome et Rhône". Également là, Fernand GRENIER, député communiste tout récemment arrivé pour représenter son parti, ce qui avait constitué un événement politique.

Nous commençâmes, pendant le déjeuner, à nous lancer quelques idées. Germaine SABLON les notait au crayon.

Je cherchais des précédents historiques, et pensai aux Chouans en révolte cachés dans leurs halliers. Le brouillon de Germaine commençait par<sup>1</sup> :

"*Ami, entends-tu le cri sourd du hibou dans nos plaines...*"

Mais le hibou nous parut un trop bel oiseau pour figurer la lutte contre les SS et la Gestapo. Et les premières lignes furent remplacées par :

"*Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines...*"

Après le déjeuner, nous nous enfermâmes, Jef et moi, dans le salon de l'hôtel, meublé de sièges disparates et fatigués. Contre un mur se trouvait un vieux piano droit qui n'avait pas dû être accordé depuis des années.

Kessel n'avait aucune oreille musicale, sauf pour les chansons tziganes. Il disait, se moquant de lui-même : "*Je reconnais La Marseillaise parce qu'on se lève quand on la joue*". Pour ma part, je n'étais pas allé, dans mes études de piano, plus loin que mi-do-ré-mi. Il m'en restait juste de quoi appuyer d'un seul doigt sur les touches. La ligne mélodique d'Anna, heureusement, n'était guère compliquée. Je revenais de temps en temps au clavier pour nous la remettre en tête.

Les strophes vinrent assez aisément. Nous nous attachions surtout, avec les mots les plus simples possibles, mais les plus durs, sans fioriture aucune, à évoquer toutes les formes de lutte et tous les risques de nos compagnons sur le sol national. C'est à eux que nous pensions, à leurs peines et leurs affres. Nous tentions de nous faire leurs témoins et leurs messagers.

Je tenais la plume. Un peu après l'heure du thé, nous avions terminé. Nos strophes tenaient sur trois feuillets. Nous téléphonâmes aussitôt à d'ASTIER, qui nous donna rendez-vous pour le soir même. Nous retrouvâmes chez lui et Louba KRASSINE quelques-uns de nos convives du déjeuner et d'autres amis, dont André PHILIP, député socialiste qui avait refusé de voter les pleins pouvoirs à PÉTAINE, en juillet 40, et deviendrait bientôt commissaire à l'Intérieur dans le Comité de libération nationale. Une assistance d'une vingtaine de personnes, assez dense pour emplir le salon; parmi elles des héros. Anna MARLY avait été appelée, avec sa guitare. "*Chante, toi*", me dit Jef.

Accompagné par Anna, je chantai donc pour la première fois "*Le Chant des Partisans*".

La réaction fut enthousiaste. Les applaudissements, spontanés, duraient. Je fus prié de recommencer, puis tous les présents reprirent en chœur le début.

"*Nous l'avons, notre chant de la Résistance, disaient les uns et les autres.*

- *C'est notre nouvelle Marseillaise*", cria quelqu'un.

Est-il plus grande chance, pour un écrivain, et de meilleure justification de sa vocation, que d'avoir, un jour, en quelques phrases, pu résumer le combat d'un peuple ? Plus conscient que je ne l'étais, KESSEL me dit ce soir-là : "*Peut-être est-ce là tout ce qui restera de nous*".

<sup>1</sup> Le fac-similé en a paru dans un livre d'André Gillois.

Nous venions de glisser un feuillet dans l'Histoire.

Cela se passa le 30 mai 1943. Ce même 30 mai, de GAULLE était parti pour Alger, sans avoir changé ses aides de camp. Il y a des jours marqués par le destin...

Notre chant fut rapidement connu. Germaine Sablon en fut la première interprète, dans le film de propagande d'Alberto CAVALCANTI. La radio britannique le diffusa sous le titre d'*Underground Song*. Il fut répandu par le courrier de l'air que les avions anglais de la RAF jetaient par milliers d'exemplaires sur la France. Je sais que les passeurs des zones interdites s'en servirent pour signaler que la voie était libre, qu'il fut fredonné à bouche fermée par des prisons entières, et qu'il fut tranché dans la gorge de certains condamnés devant les pelotons d'exécution.

Dès lors, n'appartenait-il pas, autant qu'à leurs auteurs, à ceux qui le chantèrent en de tels périls ?

J'eus la surprise, le premier jour que je fus à Paris au lendemain de la Libération, de l'entendre siffler dans un couloir de métro par un plombier-zingueur qui marchait devant moi.

On sait la suite. Inscrit comme troisième hymne patriotique, après *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ*, il est joué, alors que soixante ans ont passé, dans toutes les cérémonies commémoratives, et accompagne généralement les évocations de la Résistance<sup>1</sup>.

Post-scriptum. Emmanuel d'ASTIER fit aussi sa chanson, plus mélancolique, *La Complainte du Résistant*, qu'on rapproche souvent des *Partisans*, et pour laquelle il me demanda mon aide. J'en garde le manuscrit, de nos deux écritures alternées. Il la signa seul, de son nom de clandestinité, Bernard, ce dont je ne lui fis nul reproche le thème était sien. Je revendique seulement le dernier couplet :

*"Le vent passe sur les tombes. La liberté reviendra.*

*On nous oubliera.*

*Nous rentrerons dans l'ombre."*

"Réseau Carte" et "Un chant pour la Résistance" sont extraits de l'ouvrage "*Mémoires II - C'était ma guerre, ma France et ma douleur*" - Plon - Éditions de Fallois

Avec l'autorisation de Madame Maurice DRUON

<sup>1</sup>Dernier épisode : le manuscrit des paroles a été classé monument historique. Il est conservé au musée de la Légion d'honneur, auquel il m'a paru convenable d'en faire don.



# LE CHANT DE LA LIBÉRATION

(LE CHANT DES PARTISANS)

Paroles de  
**M. DRUON**  
& **J. KESSEL**

Musique de  
**ANNA MARLY**

**T<sup>o</sup> de Marche**

**CHANT**

*comme des bruits de tambours s'approchant de loin* 1. A -

**PIANO**

*pp*

*Ed. . . . .*

*mi entends-tu le vol noir des corbeaux Sur nos plaines,* A -

*simile*

*mi, entends-tu ces cris sourds du pa.ys qu'on en - chaî.ne* 5<sup>e</sup> fois Coda ☉

*mp*

*hé par.ti.sans, ou.vri.ers et pa.y.sans,c'est là . lar.me* Ce

*mf*

Copyright 1945 by Éditions Raoul BRETON, 3, Rue Rossini, Paris.  
Copyright 1944 by France-Music, 35 West 53rd Street, N.-Y.  
International Copyright secured

R. 2406 B.

Tous droits d'exécution de reproduction  
et d'arrangements réservés pour tous pays

1. 2. 3. 4.

soir l'en.ne.mi con.nai . tra le prix du sang et des lar.mes.

Oh oh oh ch oh oh oh oh oh oh oh oh oh

CODA

tremolo

sub. ff

poco ritard.

FIN

2

Montez de la mine, descendez des collines, camarades,  
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades,  
Ohé les tueurs a vos armes et vos couteaux tirez vite,  
Ohé saboteurs attention à ton fardeau dynamite...

3

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères,  
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère  
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves  
Ici, nous vois-tu, nous on marche et nous on tue...ou on crève...

4

Ici, chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe,  
Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place,  
Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes,  
Chantez compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute...

5

Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?  
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?  
Oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh oh...

R. 2406 B.

Imprimé en France (3-45)  
IMPRIMERIE LAPOCHE S.A.  
141, Rue de Châteauneuf, Paris.

## Le chant de la Libération (Le chant des Partisans)